



Réception de Luc Dellisse

DISCOURS DE PAUL EMOND

À LA SÉANCE PUBLIQUE DU 29 OCTOBRE 2022

Monsieur,

Je vous dirai d'abord mon plaisir à vous appeler « Monsieur » et à oublier pour quelques instants le tutoiement amical qui nous est si familier. Cette séance consacre publiquement votre entrée dans notre Compagnie. Cela mérite qu'on y mette les formes.

Le fauteuil qui est désormais le vôtre, le fauteuil numéro 8 d'après le tableau des successions, a d'abord été celui d'Hubert Krains, l'auteur du célèbre *Pain noir* ; puis de Charles Bernard, dont le roman *La Reine de Saba* porte la forte influence de Pierre Louÿs, un écrivain qui vous passionne ; puis du superbe poète qu'était Albert Ayguesparse ; puis de notre cher Jacques De Decker dont vous allez évoquer la grande figure.

L'homme exceptionnel qu'était Jacques suscitait autant l'amitié que l'admiration. Nous avons ressenti comme un séisme son brusque départ. On sait la place essentielle qu'il occupait dans notre vie culturelle, la force et le rayonnement de sa personnalité, la qualité de son œuvre. Chaque rencontre avec lui tenait de la grâce, on en sortait nourri par mille et une stimulations. Que ce soit vous, Monsieur, qui lui succédez, est d'une belle adéquation, tant il serait aisé d'établir des points communs entre vos démarches intellectuelles et créatrices. Ainsi se perpétue, pour reprendre les mots de Charles Bertin, la « transmission du témoin », qui fait de nous, ajoutait l'auteur des *Jardins du désert*, « les modestes maillons d'une chaîne infinie¹ ».

¹ Réception d'Alain Bosquet de Thoran. Séance publique du 5 juin 1999. Discours de Charles Bertin, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999 [en ligne]. Disponible sur : www.arllfb.be/ebibliotheque/discoursreception

*

Vous possédez du champ littéraire une très vaste connaissance. À quoi s'ajoute le talent de parler avec acuité des auteurs qui vous ont marqué et comme seul un créateur peut le faire. Pour ne prendre que ce seul exemple, vos pages enthousiastes sur Stendhal m'ont si bien impressionné que je me suis replongé avec bonheur dans *La Chartreuse de Parme* sitôt après les avoir lues². Éblouissante, votre description des premières lignes du roman comme une attaque militaire menée par l'écriture peut d'ailleurs nous en apprendre également beaucoup sur vos propres stratégies narratives. Voire accessoirement et par ricochet, sur la mienne en train de commencer le présent discours par cette allusion à votre texte sur Stendhal.

Non content d'être un de vos lecteurs attentifs, je trouve donc le plus grand intérêt à notre dialogue régulier : que de conversations, même par téléphone, qui peuvent nous mener si loin que je m'étonne ensuite du temps qui a passé. Comme si, une fois rejoint notre territoire enchanté, ce temps s'était arrêté ou, pour mieux le dire, avait été retrouvé.

Et cependant ! Cependant, Monsieur, que choisirais-je, si je devais vous caractériser d'un seul trait ? Serait-ce cette culture littéraire et la mémoire infailible qui l'accompagne ? La qualité de votre intelligence ? Ou encore votre aptitude à jeter des phrases à la volée en de brillantes et multiples associations ? Ou, pour évoquer d'autres aspects de votre personne, votre air toujours affable et poli ? Votre élégance un peu nonchalante qui dissimule mal un trop-plein d'énergie ? Votre tendance discrète à une ironie joyeuse et jamais malveillante ? Ou peut-être votre réserve – on devine très vite un arrière-pays jalousement gardé ? Tous ces traits sont d'importance et on pourrait y joindre d'autres. Mais celui qui me viendrait d'abord à l'esprit est votre rapport quasi existentiel à la vitesse. Pour le dire avec le titre célèbre de Paul Morand, un autre auteur de votre panthéon, vous êtes un homme pressé.

Est-on le premier au rendez-vous ? Vous voilà qui déboulez bientôt, l'air affairé de qui vient de régler dix questions importantes. Et, lorsque nous nous quittons – quelle que soit la durée de la parenthèse que nous nous sommes offerte –, c'est à la même allure que vous repartez, impatient tout-à-coup, semble-t-il, de courir vers un autre interlocuteur, une page à écrire, un rêve à accomplir.

² Luc DELLISSÉ, *Le Feu central*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 15-42.

Mais ce n'est là qu'anecdote. Important bien davantage la place décisive de la vitesse dans votre dispositif mental et créateur, la vivacité qu'elle alimente, l'acuité de vision qu'elle produit, les connexions qu'elle suscite entre les différents registres de la pensée et du sensible, sans compter la valeur esthétique que vous lui accordez : « Il y a, écrivez-vous, la beauté de la vitesse en soi. La maîtrise du cœur battant. L'urgence, l'impatience, l'étonnement³. ». Et cette affirmation catégorique : « La vitesse a organisé ma vie, comme un pari sur le bonheur. Dès l'âge de vingt ans, je n'ai pas eu d'autre dieu⁴. »

Le bonheur, l'autre terme essentiel. On sait la formule de Joubert : « Le plus beau des courages, celui d'être heureux. » Vitesse et bonheur sont chez vous indéfectiblement liés ; pas de bonheur sans l'impulsion constante de la vitesse, sans l'énergie passionnelle qu'elle reflète, sans la beauté qu'elle révèle. Et, bien évidemment, sans l'un et l'autre, pas de littérature : « La littérature incarne à mes yeux l'idée de vitesse, démultipliée par le surcroît de bonheur qu'on en reçoit⁵. »

Plaçons ceci en surplomb. Rien ne peut éclairer davantage le paysage de vos livres.

*

Qu'est-ce qu'une vie d'écrivain ? Sur quoi insister, sinon sur ce qui permet, conforte, stimule, accélère cette étrange activité qui consiste, envers et contre tout – et votre expression est magnifique – à « produire de fugitives lueurs d'éternité avec les mots⁶ » ?

Vous naissez à Bruxelles en 1953 mais c'est dans un Louvain encore bilingue qu'avec votre famille vous habitez jusqu'à l'âge de 19 ans. Une notice biographique mentionne que le futur écrivain « y a survécu tant bien que mal au dressage de l'enfance et à l'extrême rigueur de l'éducation religieuse qui lui a été dispensée⁷ ».

³ Luc DELLISSE, *Un sang d'écrivain*, Bruxelles, La Lettre volée, 2020, p. 111.

⁴ Luc DELLISSE, *Vitesse grand V*, L'Inconnu, le blog-scénario de Luc Dellisse, 18 janvier 2022 [en ligne]. Disponible sur < linconnublog.wordpress.com >

⁵ *Idem*.

⁶ *Un sang d'écrivain, op. cit.*, p. 10-11

⁷ Notice biographique disponible sur : < alkitab.tn/livre/9782723424899-le-jaguar-eternel-luc-dellisse-thierry-gioux >

Votre alter ego imaginaire dira plus tard : « Ma seule morale était de ne pas me faire démasquer et de vivre comme si de rien n'était, au milieu de gens qui ne soupçonnaient pas mon identité véritable⁸. »

Quelle identité ? Celle que vous révèle un monde lumineux dont vous décidez qu'il sera votre seule patrie : la langue et la littérature françaises. « Omnivore comme un sanglier⁹ » (ce sont vos propres termes), vous lisez « partout et tout le temps ». Vous lisez surtout – on ne s'en étonnera plus – le plus vite possible. « Lire au galop (...) était selon moi la perfection de la lecture. Et que le livre fasse cent pages, ou mille, n'y changeait rien. Il fallait faire le tour du monde, à travers le fracas des signes : alors seulement, je saurais¹⁰. »

Vous passez un été dans la lecture exhaustive de *La Recherche du temps perdu*. Vous apprenez par cœur de nombreux poèmes, parmi lesquels à seize ans, les sonnets en vers de huit pieds de Mallarmé. « Je n'ai jamais réussi à les oublier ; et ils m'accompagnent désormais inaltérables, repliés dans ma poche et prêts à bondir, comme un cran d'arrêt¹¹. »

Dans ce même monde, vous signez, je vous cite encore, « sur un coup de tête avec l'encre de mon sang un engagement à vie pour un métier imaginaire, être écrivain¹² ». À un tel engagement, vous devinez que votre entourage sera très peu réceptif. Mieux vaut garder le silence sur ce qui vous habite au plus profond. Une thématique forte en résultera tout au long de votre œuvre : celle du masque et du secret. Être écrivain, c'est être clandestin. Vous consacrez au sujet d'admirables pages dans votre récent essai *Un sang d'écrivain* ; cet ouvrage est à lire et à relire pour qui veut comprendre ce qu'est la double vie d'un être hanté par l'écriture. Un autre essai d'importance l'a précédé : *Libre comme Robinson* ; vous y proposez les meilleures dispositions pratiques pour s'organiser, au sein d'une société où la surveillance devient la norme, l'espace privé indispensable à un minimum de liberté et donc à la création.

⁸ Luc DELLISSÉ, « Cœur de pierre », dans *Belgiques. Cet éternel retour*, Bruxelles, Ker Éditions, 2021, p. 127.

⁹ Luc DELLISSÉ, *La Fuite de l'Éden*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 176.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ *Un sang d'écrivain, op. cit.*, p. 159.

¹² *Ibidem*, p. 145.

Mais revenons un instant à vos années louvanistes. La vie dans l'enclos familial se prolonge. L'impatience en vous grandit. « Il y eut un jour d'octobre auquel je repenserai comme au moment le plus parfait de ma vie¹³ » : l'épisode est trop beau, vous le racontez magnifiquement, je m'autorise à l'évoquer.

Vous savez que vos parents s'opposeraient à votre départ. Vous avez secrètement préparé votre fuite. La famille enfin couchée, c'est la course vers la gare (vous précisez : « douze minutes en courant comme un fauve¹⁴ »). C'est le saut *in extremis* dans le dernier train pour Bruxelles, un logement prêté par un ami, les provisions emportées pour survivre jusqu'au premier salaire d'un travail discrètement trouvé. Bien sûr, à Louvain on vous sommera de revenir. Ce sera en vain, le monde s'offre à vous.

*

Vous mordez alors à pleines dents dans tout ce qui se présente à votre appétit de vivre et d'aimer, au gré souvent de déplacements suscités par ce que vous nommez « le petit dieu du voyage¹⁵ ». Plus tard vous résumerez : des années de vie de cigale, où vous ne songiez qu'à l'écriture et au plaisir¹⁶.

Trop pressé pour traîner à l'université, vous y prenez un peu de philologie romane, davantage de philosophie. L'un ou l'autre emploi, souvent d'ordre culturel – on vous voit notamment rédacteur en chef de la revue du Palais des Beaux-Arts –, représentent bientôt un écolage plus que suffisant pour persuader l'homme épris de liberté de fuir à jamais la vie de bureau. Surtout, dites-vous, « sortir du jeu ». Surtout, « laisser la place principale au temps immobile de la littérature ». Travaux d'écriture et de scénario, animation d'ateliers, conférences ou colloques, d'autres gagne-pain éventuels et parfois même de l'ordre de l'improbable, vous permettent de pourvoir à votre existence. Vous ne tardez pas à organiser celle-ci entre Bruxelles et Paris, avant de vous installer en France.

¹³ *La Fuite de l'Éden*, op. cit., p. 141.

¹⁴ *Ibidem*, p. 146.

¹⁵ Luc DELLISSÉ, *Le Cercle des îles*, Bruxelles, Le Cormier, 2020, p. 98.

¹⁶ Luc DELLISSÉ, *Libre comme Robinson*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2019, p. 53.

Ce sont les années où le jeune écrivain fait ses gammes : « Le grand jeu était pour plus tard, (...) je n'étais pas prêt, j'étais encore dans l'enfance de l'art¹⁷. » Mais quelle activité et quelle diversité ! Des recueils de textes courts ; un essai très fouillé sur le roman policier belge sous l'occupation intitulé *Le Policier fantôme* ; une dizaine de pièces de théâtre qui mériteraient un long commentaire et que vous définissez comme « une suite de petits pièges métaphysiques¹⁸ » ; des pièces radiophoniques ; des critiques ; des scénarios pour des bandes dessinées que les amateurs du genre recherchent encore aujourd'hui ; des scénarios de courts-métrages ou pour la télévision ; plusieurs romans pour adolescents ; un roman policier ; tout cela, avant les nouvelles du *Royaume des ombres* qui paraît en 1998 et où affleure déjà le « grand jeu » que vous mentionniez. Nous y sommes presque.

Entre-temps, dans un établissement scolaire d'Alsace où il était invité, le jeune écrivain a rencontré une lycéenne avec laquelle il va correspondre pendant plusieurs années, avant qu'un jour ils se retrouvent à Paris. C'est Christine que vous épouserez par la suite. Accompagnés de vos deux enfants, vous viendrez vous fixer à Bruxelles en 2015.

*

À propos de Pierre Louÿs, vous indiquez : « Dans l'œuvre de tout écrivain un peu consistant, il y a toujours un moment d'intensité où tout ce qu'il écrit devient précis, musical et nécessaire¹⁹ ». Précise, musicale et nécessaire : telle devient votre écriture au tournant du millénaire. Elle se densifie, trouve sa véritable marque de fabrique, ses lignes de traçage, ses points d'envol. Quel que soit le chemin emprunté, ce sera le même ton, la même voix singulière, qui s'imposeront.

Une singularité qui rend perméables les frontières entre les différents genres que vous pratiquez, fiction, poésie, essai. « Luc Dellisse ne respecte pas les couloirs aériens²⁰ » : il n'y avait que Jacques De Decker pour trouver une formule aussi précise qu'imaginée. Et Thierry Horguelin, un de vos meilleurs commentateurs : « Il y a du

¹⁷ *Un sang d'écrivain*, op. cit., p. 121.

¹⁸ Luc DELLISSE, *Baptême du feu*, Paris, L'Harmattan, 1999, page 4 de couverture.

¹⁹ *Le Feu central*, op. cit., p. 202.

²⁰ *Rencontre littéraire animée par Jacques De Decker avec Luc Dellisse* à la bibliothèque des Riches Claires (Bruxelles) le 11 janvier 2013 [en ligne]. Disponible sur : < [dailymotion.com/video/xwu7v2](https://www.dailymotion.com/video/xwu7v2) >

scénariste chez le poète (...), du moraliste chez l'auteur de fictions, du romancier chez l'essayiste²¹. » L'adolescent découvrait la vie dédoublée, l'écrivain est passeur de frontières, joyeux contrebandier, familier des maquis, jamais vraiment là où on croit le trouver.

Il n'est pas innocent que la poésie fasse irruption dans ces années où, à l'instar d'une boîte de vitesse, votre écriture change de régime. Cinq livres paraissent en quatre ans, de 1999 à 2002. Le titre du premier, *Baptême du feu*, connote parfaitement ce démarrage – j'allais dire cette mise à feu. Vous ne revenez à la poésie qu'en 2012 avec *Ciel ouvert*. Le recueil s'ouvre sur ces mots : « Ces derniers mois l'inespéré a eu lieu²². » Cette fois, ce sera de façon régulière jusqu'à ce jour. La poésie, sans doute le point culminant de votre démarche créatrice, j'y arrive bientôt.

J'ai déjà cité l'essayiste, il importe d'y revenir. C'est que vous n'avez cessé de vous projeter dans les œuvres qui vous passionnent et d'en tirer le plus grand profit. Je suis tombé sur un tract annonçant une conférence que vous avez donnée à Paris en 2001, précisément. Titre éminemment dellissien, si vous m'autorisez l'adjectif : « Apollinaire, l'électricité ». J'extrais ces mots de l'annonce : « vitesse », « confusion rapide des sentiments », « énergie neuve », « la poésie court de plus en plus vite après la vie ».

Vous publiez bientôt *Le Feu central*, essai très personnel sur neuf écrivains du XIX^e siècle et qui comporte le texte sur Stendhal que j'évoquais. On y lira aussi en priorité vos commentaires sur Mallarmé et sur Louÿs. Tout aussi passionnant est de voir que, d'un bout à l'autre de ce livre, c'est également votre propre poétique vous mettez au point.

Louÿs sera la figure principale d'un autre de vos essais, *Tombeau d'une amitié*. L'auteur de *Trois filles de leur mère* est, dites-vous, « le sujet idéal, si l'on veut comprendre ce que c'est qu'écrire²³ ». Pour lui comme pour vous, insistez-vous, « la littérature est toute la vie ».

Dans cette même perspective de ne faire qu'un de la vie et de la littérature, se déploie l'originalité de vos deux ouvrages, *L'Invention du scénario* et *L'Atelier du*

²¹ Thierry HORGUELIN, *Luc Dellisse*, Académie de langue et de littérature françaises de Belgique/Membres actuels/Luc Dellisse/biographie [en ligne], Disponible sur : < www.arlffb.be >

²² Luc DELLISSE, *Ciel ouvert*, Bruxelles, Le Cormier, 2012, p. 10.

²³ Luc DELLISSE, *Le Tombeau d'une amitié*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2013, p. 8.

scénariste. Thierry Horguelin, encore lui, souligne que vous y élevez le genre « au rang de stratégie d'existence. Scénariser sa vie, c'est encore une manière de vivre en littérature ; c'est surtout une manière de l'intensifier²⁴ ». Vous enseignez la discipline à l'Université de Rennes à partir de 2001, puis à la Sorbonne et à l'ULB. « Le scénario, la main gauche de Luc Dellisse²⁵ », a dit un jour Jacques De Decker. Je ne suis pas certain que Jacques ait remarqué que vous êtes gaucher...

*

J'ai retardé, pour mieux lui donner du relief, un événement essentiel : la rencontre d'un personnage dont vous n'allez plus vous séparer. Il s'agit de celui qui sera désormais le narrateur et le protagoniste de toutes les fictions que vous publierez. Ce personnage porte, précisez-vous, « mon nom et mon visage ». Ainsi vient se coller à vous votre ombre de papier, votre double permanent, votre jumeau imaginaire. Oserais-je dire que Luc Dellisse rencontre Luc Dellisse ?

« Je » devient désormais « un autre ». Vous avez trouvé le partenaire, le grand jeu est à vous. Le passeur de frontières peut se mouvoir en toute liberté sur le pont qui relie la berge de la réalité à celle de la fiction. Ce que vous nommez votre autobiographie imaginaire peut commencer.

Le cycle compte à ce jour six romans, puis quatre recueils de nouvelles. C'est un prisme éclaté, chaque texte y possède son originalité thématique et son propre enjeu. Prenons place dans la salle de pilotage. Vitesse et bonheur trouvent ici toute leur résonance.

Autobiographie imaginaire : la part biographique y reste toujours sous-jacente mais votre double la vit sous la forme de ce que vous nommez des « épisodes inédits ». Tout s'y passe comme si la narration proposait une seconde chance à ce qui, dans l'existence, n'est que de l'épars et du désorganisé. Elle rassemble les événements autrement, elle en accélère ou en bouscule la chronologie, elle les densifie en les superposant. Elle va même jusqu'à leur trouver parfois une suite ou une solution originale. En transformant ce qui a été vécu, en lui offrant, au meilleur sens du terme,

²⁴ Thierry HORGUELIN, *op. cit.*

²⁵ *Rencontre littéraire animée par Jacques De Decker avec Luc Dellisse, op. cit.*

une dimension poétique qui le transfigure, la fiction accède à une vérité émotionnelle enfouie et la restitue. La fiction, « la seule qui ne ment pas », écrivait Mauriac.

La Fuite de l'Éden ouvre le bal. Ce roman décrit de façon caustique, et comme s'il s'agissait de l'exploration d'un monde incongru, ce qu'a été l'univers familial et scolaire de votre double fictif. Il a cette saveur incomparable du livre inaugural dans lequel, tout en maîtrisant totalement son écriture, l'auteur se jette pour la première fois tout entier. C'est un de vos plus beaux textes, épuisé depuis longtemps et qu'on devrait s'empresse de rééditer. Plus le récit de l'adolescence y progresse, plus une prise de liberté intérieure se fait sentir, favorisée par la découverte de la toute-puissance de l'érotisme, thème ô combien essentiel d'un bout à l'autre de votre œuvre. Les événements que rapporte *La Fuite de l'Éden* se juxtaposent tout autant qu'ils ne s'enchaînent, sinon davantage. Ce peu de contrainte de la continuité narrative est d'ailleurs une des marques de fabrique de votre art du récit.

C'est ainsi que dans *Le Jugement dernier*, le récit paraîtra même souvent redémarrer à neuf dans la quête obsédante d'un absolu d'ordre érotique ou passionnel toujours hors de portée. Dans une suite de rencontres avec « des femmes affreusement belles et surgissant de partout²⁶ » – j'accorde qu'un tel résumé est trop rapide – ce sera à chaque fois, le bonheur de l'écriture qui se relancera, ce sera à chaque fois, écrivez-vous, « une foudre imprévue qui jaillit des mots²⁷ ». « J'ai toujours été terriblement heureux²⁸ », pourra déclarer votre narrateur.

On aura compris qu'une telle entreprise n'a rien à voir avec ce qu'on nomme aujourd'hui de « l'autofiction ». Trop souvent, ce mode narratif se complaît dans une fixité du miroir qui détruit l'ambiguïté, et donc aussi, pour reprendre la belle expression de Kundera, « l'esprit du non-sérieux²⁹ » de l'art romanesque. Une ambiguïté, un esprit de non-sérieux dont votre ombre de papier ne se départit au contraire jamais, ne serait-ce déjà que par le ton qui lui est propre. Observateur attentif, Michel André caractérise délicieusement ce ton très personnel comme à la fois « nonchalant et tendu, détaché et fiévreux, familier et sophistiqué, ironique et

²⁶ Luc DELLISSÉ, *Le Jugement dernier*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2007, page 4 de couverture

²⁷ *Ibidem*, p. 187

²⁸ *Ibidem*, p. 162

²⁹ Milan KUNDERA, *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993, p. 92

péremptoire³⁰ ». En fait d'ambiguïté, difficile de trouver mieux ; et c'est sans compter la discrète autodérision dont les propos de ce narrateur sont si souvent imprégnés.

Le Testament belge et *Le Professeur de scénario* suivent les tribulations assez drolatiques d'un Luc Dellisse plus ou moins transformé en enquêteur – meurtre il y aura dans les deux romans, ici dans le monde de la politique culturelle, là, dans celui d'une faculté universitaire. L'intrigue s'y fait donc plus précise, s'attache également à évoquer des personnages hauts en couleur. Ce qui n'empêche le monde réel d'y être parfois saisi comme en porte-à-faux, comme déboîté et remodelé – la formulation qui suit est excellente, elle est encore de Michel André – « en une suite de moments poétiques dilatés à l'échelle d'un chapitre³¹ ».

Moments poétiques qui se multiplient dans *Les Atlantides*. Des secousses émotionnelles y permettent, par de brusques plongées dans le passé, de raviver des blessures passionnelles enfouies et de les transformer par la force de l'écriture – « le scaphandre de la mémoire » est une expression qui vous est chère. Je relève cette phrase-clé du roman : « La seule vérité durable est dans la construction imaginaire du souvenir³² ». Le travail de la mémoire, ses rapports avec l'imagination, toutes les façons dont elles s'ajustent l'une à l'autre, constituent d'ailleurs, tout au long de votre œuvre, un axe on ne peut plus essentiel.

À moins que la plongée ne se fasse dans le futur. En 2012, vous publiez un livre intitulé *2013 Année-terminus*. Autrement dit, une fiction prospective. Vous imaginez une catastrophe financière qui ferait suite à la crise économique. On y retrouve votre ombre jumelle et sa famille qui ont à s'accommoder de cette situation. Autre façon d'éclairer, à travers un futur proche imaginaire, certaines réalités latentes de l'existence.

« Moments poétiques dilatés à l'échelle d'un chapitre. » La formulation de Michel André pointe ce que traque votre écriture et qui nécessite sa vitesse de fonctionnement : la perception instantanée d'une vérité que cache le rideau des apparences. À l'acuité de la perception, doit correspondre alors la brièveté de sa restitution : vous usez de phrases et de séquences généralement courtes, de l'ellipse, du rebond inattendu. Votre poétique, vos zones érogènes de l'écriture, sont du côté

³⁰ Michel ANDRÉ, « Vivre sa vie en l'écrivant. Portrait de Luc Dellisse », *Le Carnet et les Instants*, 2013, n° 175.

³¹ *Idem*.

³² Luc DELLISSÉ, *Les Atlantides*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2011, p. 136.

du fragment, du condensé, du zigzag, voire de l'éclair et de l'envol. Un disciple des grands analystes de la sensibilité poétique qu'étaient Gaston Bachelard ou Jean-Pierre Richard se plongerait dans vos livres avec délice.

La brièveté de la nouvelle vous convient donc tout particulièrement. Tout comme la tension secrète que vous y installez : une flèche y paraît filer à travers les mots pour atteindre sa cible à la dernière ligne. Dans *Le Sas* et dans *Une vie d'éclairs*, un léger accroc dans le tissu du quotidien en fait glisser le déroulé dans ce que vous nommez volontiers « un couloir parallèle ». L'existence alors s'accélère, bascule dans le romanesque avec sa part de risque et d'érotisme.

Ce qui n'empêche nullement chacun de vos quatre recueils de se présenter comme un tout organique. Des textes s'y répondent, d'autres ricochent les uns contre les autres. Le plus construit de ces ouvrages, *L'Amour et puis rien*, décrit cinquante brefs moments de rencontre amoureuse. Derrière ce tourbillon d'émotions, tantôt festives, tantôt nostalgiques, se cache une première rencontre, jamais évoquée mais à l'évidence la plus importante et qui donne au livre sa dimension secrète. Quant aux récentes nouvelles de *Cet Éternel Retour*, elles sont d'une tonalité souvent plus grave. Les jeux de miroir de la mémoire et de l'imagination y scrutent des personnages dont certains paraissent hanter votre narrateur. Peut-être ce livre inaugure-t-il dans votre monde fictionnel une thématique quelque peu différente.

*

Il est plus que temps d'en venir à votre poésie proprement dite, la forme d'écriture la plus aiguë de votre rapport au monde, « l'impression même de la vitesse de la vie », dit la présentation de *Baptême du feu*, ou encore une « dictée musicale jaillissant de soi comme de l'électricité », dit celle de *Ciel ouvert*.

Disparaît souvent de vos poèmes ce qui, dans l'ordre du narratif, fait la jonction entre les moments de grande intensité, n'y demeurent que les points d'effervescence, le vif de l'impression, de l'émotion, du souvenir. Votre mode d'exposition privilégié y devient donc l'énumération pure et simple, quelles que soient les multiples variations selon lesquelles vous la déclinez.

En vous lisant, me revient alors comme en écho la longue et somptueuse énumération d'éléments les plus disparates que nous offre Borges vers la fin de sa

célèbre nouvelle *L'Aleph*, énumération qui aboutit au point culminant de la vision : « mes yeux, écrit Borges, avaient vu cet objet secret et conjectural, dont les hommes usurpent le nom, mais qu'aucun homme n'a regardé : l'inconcevable univers³³. »

Car c'est bien ce dont il s'agit : voir, voir vraiment, percer le brouillard des faux-semblants, atteindre la vérité du visible par la clairvoyance de l'image et de la perception poétique. Chacun de vos neuf recueils s'y emploie en fonction de ce que vous y appliquez comme « réglage rétinien » – l'expression vous est chère. À chaque fois, il s'agit de déceler du monde une dimension débarrassée de toute scorie, comme à l'instant magique de l'éveil ou, mieux encore, du matin originel, quand tout n'était que pure énergie : « Zone érogène de l'aube qui pointait³⁴ » : tels sont les derniers mots de votre recueil *Premier jour dans l'autre monde*.

Le grand lecteur de votre poésie qu'est Jan Baetens indique que la dimension autobiographique s'y fait progressivement plus prégnante et qu'avec elle reprend place une forme de narratif³⁵. Au point d'ailleurs que vous y intégrez de plus en plus facilement des textes en prose où le frontalier que j'évoquais développe ce que j'aurais presque envie d'appeler des « faux récits », tant l'apparence narrative y contient mal la pression permanente d'un désir de fulgurance.

Cette dimension autobiographique fait la part belle au territoire essentiel de la mémoire, et d'abord de la mémoire corporelle. Pour une part importante, votre quête poétique est celle de la redécouverte, par la force des images et la magie des mots, de moments de ravissements de l'enfance ou d'ordre érotique ou amoureux, voire d'autres sensations oubliées. Plus secrètement, c'est aussi, appuyée sur une mémoire plus longue encore, la reconnexion avec un passé lointain où, comme vous le rappelez, la dimension poétique de la langue était encore collective et la liait à l'ineffable³⁶. Sans doute n'y a-t-il que cette superposition du passé et du présent qui permette de célébrer la beauté et le bonheur de l'instant vécu comme une sortie du temps – l'éternité retrouvée, disait Rimbaud.

³³ Jorge Luis BORGES, « L'Aleph », *Œuvres complètes*, Tome 1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1993, p. 663.

³⁴ Luc DELLISSÉ, *Premier jour dans l'autre monde*, Bruxelles, Le Cormier, 2002, p. 52.

³⁵ Jan BAETENS, « Luc Dellisse, poète », dans Florian ALIX, Évelyne LLOZE et Romuald FONKUA (éd.), *Poésies des francophonies : état des lieux (1960-2020)*, Paris, Herman, 2021, p. 205.

³⁶ Luc DELLISSÉ, *Vivre en poésie*, 3, Bibliothèque des Riches Claires (Bruxelles), le 6 novembre 2021 [en ligne]. Disponible sur : < [youtube.com/watch?v=LbF1KF3S7XQ](https://www.youtube.com/watch?v=LbF1KF3S7XQ) >

« Transformer le malheur en bonheur. Transformer la banalité en musique. Transformer le quotidien en éternité. Tel est le secret de la littérature, avez-vous écrit. Toutes ses autres fonctions sont fictives³⁷. »

*

Il me faut terminer. Je m’empresse donc, mon cher Luc, de te restituer ton prénom et d’en revenir à notre tutoiement coutumier. Je veux citer encore une phrase des *Atlantides*. « Le regard magique qu’on peut porter sur les choses (...) permet de distinguer, sous la vraisemblance du désastre et du malheur, des fragments de paradis³⁸. » Il est des rencontres souterraines. Car une telle phrase, Paul Willems, le merveilleux écrivain que j’ai toujours considéré comme mon maître, aurait pu, mot pour mot, la reprendre à son compte. Il était membre de notre Académie. Il t’y aurait, lui aussi accueilli chaleureusement, comme nous le faisons. Sois le bienvenu.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Paul Emond, *Réception de Luc Dellisse. Séance publique du 29 octobre 2022 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>

³⁷ *Le Feu central, op. cit.*, p. 9.

³⁸ *Les Atlantides, op. cit.*, p. 166.